



MADELINE HUNTER
La quête de Davina

J'AI
LU
POUR ELLE

AVENTURES & PASSIONS

Madeline Hunter

Professeure d'histoire de l'art à l'université, Madeline Hunter est auteure de romances historiques à succès. Traduite dans douze langues, elle a été récompensée deux fois d'un RITA Award pour ses histoires profondes et sensuelles. Elle vit aujourd'hui en Pennsylvanie, avec son mari et leurs deux fils.

La quête
de Davina

*Du même auteur
aux Éditions J'ai lu*

Le manuscrit du déshonneur

N° 8959

Les joyaux de la discorde

N° 12311

Sous le charme d'une inconnue

N° 12657

LES INSOUMISES

1 – Audrianna

N° 9823

2 – Verity

N° 9895

3 – Celia

N° 10005

4 – Daphné

N° 10026

LES SÉDUCTEURS

1 – Le maître de la séduction

N° 11658

2 – Le pire des adversaires

N° 11674

3 – Une si jolie fleur

N° 11751

MADELINE
HUNTER

La quête
de Davina

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Agathe Nabet*





POUR **elle**

Si vous souhaitez être informée en avant-première
de nos parutions et tout savoir sur vos auteures préférées,
retrouvez-nous ici :

www.jailupouelle.com

Abonnez-vous à notre newsletter
et rejoignez-nous sur Facebook !

Titre original
NEVER DENY A DUKE

Éditeur original
Zebra Books, Kensington Publishing Corp., New York

© Madeline Hunter, 2019

Pour la traduction française
© Éditions J'ai lu, 2020

*Ce livre est dédié au tendre souvenir
de Warren Archer (1946-2018), mon mari,
mon meilleur ami, et mon héros.*

1

Davina tapota son bonnet pour s'assurer qu'il était placé correctement, puis lissa ses gants de cuir. Deux autres personnes se trouvaient dans l'antichambre où elle patientait, deux gentlemen, si elle se fiait à leur mise et à leur maintien. Elle serait certainement tenue de leur céder la place.

La convocation était arrivée trois jours plus tôt, sous pli scellé, impressionnante, impeccablement calligraphiée sur papier couché couleur crème. Elle ordonnait à Davina d'être au palais St. James à 13 heures et de présenter la convocation au page en faction devant la porte de la salle de la Tapisserie. Lequel page l'avait conduite dans cette antichambre.

Cette lettre du palais royal avait causé beaucoup d'agitation. M. Hume, son employeur, avait insisté pour la lire, puis requis son attention pendant près d'une heure pour lui expliquer comment se comporter, quoi dire et ne pas dire, et comment instiller subtilement des menaces dans ses propos sans toutefois en formuler véritablement. Davina espérait qu'elle n'aurait pas besoin d'aller jusque-là. Sur ses genoux se trouvait la lettre que son grand-père avait reçue de la Cour. Une fois qu'elle l'aurait montrée, tout s'arrangerait sûrement.

Elle effleura l'autre document qu'elle avait apporté. Celui qui était écrit de la main de son père et où il expliquait tout ce qu'il savait de son héritage. Il le lui avait remis à l'apparition des premiers symptômes de la maladie qui l'avait terrassé. *Pour faire valoir ce que de droit. Et parce qu'il faut que tu saches d'où tu viens.* Elle aurait aimé qu'il soit près d'elle en cet instant. Ses manières calmes et posées lui avaient toujours redonné confiance.

Un nouveau page apparut dans l'antichambre et s'approcha d'elle. Les deux gentlemen le prirent visiblement mal. Elle sentit leurs regards peser sur elle tandis que le page la précédait hors de la pièce.

Elle n'était pas d'un tempérament nerveux, pourtant elle sentit son ventre se nouer. Il lui fallait garder les idées claires si elle devait parler au roi.

Le page la conduisit dans un bureau voisin de l'antichambre. L'homme qui l'accueillit la pria de s'asseoir sur une chaise capitonnée de soie bleue, près d'une haute fenêtre, et s'assit sur une chaise en bois qui l'obligeait à garder le dos très droit.

— Je suis heureux de faire votre connaissance, mademoiselle MacCallum. Je suis Jonathan Haversham. Je fais partie de la maison.

Il entendait par là la maison royale, bien sûr. Peut-être était-ce un fonctionnaire important. Ou peut-être pas. Pour autant qu'elle sache, M. Haversham n'était qu'une sorte de vieux page. Il devait avoir une cinquantaine d'années, ses cheveux gris, clairsemés sur les tempes, avaient déserté le sommet de son crâne. Maigre et anguleux, il avait des yeux sombres aux paupières lourdes et une bouche flasque qui donnaient l'impression qu'il lui déplaisait d'avoir à traiter avec elle.

— Votre requête a été reçue, ajouta-t-il.

— J'en ai adressé d'autres.

— J'en suis conscient. Vous imaginez à quel point Sa Majesté est occupée, j'en suis certain. Les soucis de ses sujets ne l'indiffèrent pas, cependant, et c'est pour cette raison qu'il m'a demandé de vous parler.

Elle ne verrait donc pas le roi. Soit. Au moins était-elle reçue.

— Comme je l'ai expliqué dans chacune des lettres que je vous ai adressées, j'ai la preuve que le domaine de mon arrière-grand-père a été confisqué par la Couronne d'Angleterre après sa mort. Je sais que dans nombre de cas semblables les propriétés ont été restituées aux familles. J'ai en ma possession une lettre du père du roi qui affirme qu'il agira dans ce sens en ce qui nous concerne, précisa-t-elle en lui tendant un vieux parchemin plié. Et le roi lui-même m'a dit, lors de sa venue à Édimbourg, qu'il arrangerait cette affaire.

M. Haversham parcourut le document.

— Qu'est-ce qui vous fait penser que votre grand-père était l'héritier de ces terres ?

— Il l'a dit à mon père avant de mourir.

M. Haversham esquissa un sourire.

— Beaucoup d'erreurs ont été commises dans ce genre d'affaires.

— Ce n'est pas ce que pensait le précédent roi, répliqua-t-elle en désignant la lettre qu'elle avait à la main.

— Le précédent roi était parfois confus.

Il baissa les yeux sur la lettre. Elle se demanda s'il avait l'intention de prétendre qu'il s'agissait d'un faux. Ce serait difficile, car elle portait le sceau royal.

— Possédez-vous l'élément de preuve qui a été adressé au palais, afin de convaincre le précédent roi des prétentions de votre grand-père ?

— Je suppose que le roi l'aura conservé.

— Nous n'en avons pas trouvé trace.

Le cœur de Davina se serra. Elle ne pouvait garantir qu'une telle preuve ait existé et, de ce fait, pouvait difficilement exiger qu'on la retrouve.

— Le roi, l'actuel roi, celui qui est en vie, m'a assuré personnellement qu'il s'en occuperait et qu'il réglerait la question. Il est venu à Édimbourg et il m'a reçue. Vous n'étiez pas là, mais je suis certaine qu'il s'en souvient. Dans le cas contraire, d'autres personnes présentes s'en souviendront. La personne qui m'avait obtenu cette audience s'en souvient.

Cela au moins, je peux le prouver, alors n'essayez pas de m'éconduire.

M. Haversham pinça les lèvres.

— Personne ne remet en cause cet entretien, mademoiselle MacCallum. Soyez assurée que nous allons nous occuper de cette affaire. Nous avons déjà commencé. D'où mon commentaire sur la preuve. Celle-ci sera nécessaire. Les rois n'attribuent pas des terres à ceux qui en réclament sur la seule foi de leurs dires. Quant à ceci, ajouta-t-il en agitant le parchemin, il en sera tenu compte s'agissant de la suite à donner à votre affaire, une fois que la preuve aura été retrouvée.

Davina lui reprit le parchemin.

— Je vais le garder si vous n'y voyez pas d'inconvénient. Je ne voudrais pas qu'il se perde.

— À votre guise, dit-il en couvant la lettre d'un œil avide.

— Je vais m'efforcer de fournir d'autres preuves qui viendront renforcer celle qui vous a été transmise voilà déjà plusieurs années. Je suis déterminée à régler cette affaire.

— Nous le sommes tout autant, croyez-moi, répondit-il en se levant, la main tendue pour l'aider à se relever. Vous voudrez bien transmettre les salutations de Sa Majesté à la duchesse. Le roi a été ravi de recevoir sa lettre.

Davina en doutait. Cette lettre lui avait toutefois permis d'être reçue au palais. Sans la duchesse de Stratton, tout ce voyage jusqu'à Londres n'aurait été qu'une perte de temps.

Un page l'escorta de nouveau à travers le dédale de salles et de couloirs, puis l'abandonna dans la salle de réception.

Personne ne lui prêta attention. Quelques regards se tournèrent vers elle, sans s'attarder. « Pas assez à la mode pour être importante », disait la subtile palpitation de ces paupières. Peu lui importait. Elle n'était pas venue pour faire étalage de son style ou de son bel esprit. Elle était venue pour que justice soit rendue, pour elle, pour son père et pour ce grand-père qu'elle n'avait jamais connu.

Elle repensa à l'entretien qu'elle venait d'avoir et tâcha de sélectionner dans ses souvenirs des éléments qui indiqueraient que cela s'était mieux passé qu'il n'y paraissait. Alors qu'elle se livrait à cet exercice, la porte vers laquelle elle se dirigeait s'ouvrit et un homme pénétra dans la grande salle.

Elle s'immobilisa. Après ce que venait de lui annoncer M. Haversham, l'arrivée de cet homme ne fit qu'ajouter à sa consternation.

Il entra comme quelqu'un qui serait déjà venu là des centaines de fois, ce qui était sans doute le cas, et contrairement à elle, ne resta pas bouche bée sur le seuil.

Il fit connaître sa présence sans effort ni intention. Tout le monde remarqua son arrivée. Certaines femmes se déplacèrent afin de croiser son regard.

Il était plus grand que toutes les personnes présentes et son maintien était celui d'un homme qui ne pliait pas facilement. Le sourire qui flottait sur ses lèvres était plus tolérant qu'amical. Son beau visage aux traits ciselés – nez droit et menton volontaire – reflétait le sang germanique apporté à sa lignée par une arrière-grand-mère. Ses yeux, plus gris foncé que bleus, semblaient redoutablement perçants.

Éric Marshall, duc de Brentworth. « Le plus ducal des ducs », disait-on de lui.

Davina lui avait été présentée quelques jours plus tôt, au cours de la réception officialisant le patronage de la duchesse de Stratford pour le *Parnassus*, un journal féminin à la notoriété grandissante. Davina y avait été conviée parce qu'elle rédigeait des essais pour ladite revue. C'était pour cette seule raison qu'elle connaissait la duchesse et les autres dames présentes ce jour-là, qui, toutes, dépassaient de très loin son statut social.

Le duc avait accepté d'échanger quelques mots avec elle. Elle ne s'était pas laissé impressionner, et en avait profité pour le jauger – la meilleure attitude à adopter face à quelqu'un qui risquait de devenir son ennemi. Bien entendu, elle savait, quand ils s'étaient rencontrés, qu'elle serait bientôt reçue au palais. Elle avait toutefois cru que l'entretien connaîtrait une issue plus favorable.

Elle ne tenait pas à converser avec le duc. Elle détourna donc le regard et traversa la salle en réfléchissant au moyen de trouver des preuves qui viendraient étayer sa requête.

Brentworth était rarement convoqué à la Cour. Cela dit, il s'agissait moins d'une convocation que d'une invitation. *Sa Majesté serait heureuse de vous recevoir demain à 14 heures.*

Il avait franchi le portail du palais St. James à 13 h 45 en se demandant pourquoi le roi voulait le voir. Ils n'étaient pas en très bons termes. Contrairement à Brentworth, le roi était un sot, ils n'avaient donc pas grand-chose en commun.

Le duc supposait que c'était lié à la réunion à laquelle il avait assisté un peu plus tôt dans la journée. Le roi avait peut-être entendu parler de ses efforts visant à remettre à l'ordre du jour la question de l'esclavage dans les colonies. Il devait vouloir faire connaître son opinion sur le sujet et avait estimé qu'une conversation informelle avec lui servirait idéalement ce projet.

Brentworth n'avait aucune idée de la nature de cette opinion. Le roi n'était pas réputé pour son engagement en matière de politique, ni dans quoi que ce soit d'autre que son plaisir personnel. Il devait bien avoir des opinions, cependant. La plupart des hommes en ont, même les plus mal informés.

Ce n'était pas un jour de réception, la foule ne se bousculait donc pas dans l'antichambre où patientaient ceux qui espéraient obtenir une audience. Il traversa une salle, puis une autre, et pénétra enfin dans la grande salle de réception. Une vingtaine de personnes se trouvaient là, arpentant la pièce en bavardant.

Il ne prit pas la peine de s'annoncer auprès d'un des pages. Ceux-ci le connaissaient et aussitôt fut-il entré que l'un d'eux s'empressa de disparaître derrière une porte.

Le duc déambula dans la salle à pas lents, attendant qu'on vienne le chercher pour le conduire auprès du roi. C'est alors qu'il vit une jeune femme vêtue d'un ensemble bleu très ordinaire et coiffée d'un bonnet assorti traverser la salle. C'était cette demoiselle MacCallum qui lui avait été présentée un peu plus tôt dans la semaine. Elle écrivait des essais à visée scientifique et faisait montre d'un intérêt inhabituel pour la médecine.

Au milieu de cette assemblée d'aristocrates et de gens du monde, elle affichait un aplomb qui l'avait surpris. Il n'avait pu s'empêcher de remarquer, au cours de leur brève conversation, qu'elle n'était pas du tout impressionnée par son titre ou son statut. Cela n'arrivait que très rarement, surtout avec les femmes. D'autres aristocrates en auraient pris ombrage. Lui avait trouvé cela fascinant.

Son bonnet cachait ses courts cheveux blonds. La chose avait été visible à la fête, malgré une vaillante tentative pour la dissimuler. Il en avait conclu que son intérêt pour la médecine provenait d'une grave maladie dont elle avait dû souffrir récemment, et qui avait nécessité qu'on lui coupe les cheveux pour soulager la fièvre.

Pour l'heure, elle donnait l'impression de ne pas être à sa place et semblait désespérée. Il l'intercepta avant qu'elle ne sorte.

— Mademoiselle MacCallum, quelle agréable surprise.

Elle s'arrêta abruptement, chassa les pensées qui la préoccupaient d'un battement de cils.

— Votre Grâce, le salua-t-elle en exécutant une révérence parfaite.

— Tout va bien ? Vous semblez un peu hagarde.

Elle jeta un coup d'œil par-dessus son épaule vers la porte qui donnait dans l'aile où se trouvaient les bureaux.

— Moins hagarde que bouleversée par la légèreté avec laquelle on vient de traiter ma requête, répliqua-t-elle.

— Vous avez déposé une requête auprès du roi ?

— Oui. Je doute cependant qu'elle soit jamais traitée convenablement. J'aurais au moins appris cela aujourd'hui.

Ses traits mobiles, trop accentués pour être à la mode, reflétaient la moindre de ses pensées et de ses humeurs. Pour l'instant, elle semblait partagée entre la colère et le désespoir.

— Rien de sérieux, j'espère.

La colère l'emporta.

— Ai-je l'air d'une femme qui abuserait du temps d'un monarque pour des sujets frivoles ?

— Bien sûr que non, répondit-il d'un ton apaisant tout en l'attirant à l'écart. Si on vous a insultée de quelque façon que ce soit, ne manquez pas de me le dire. Je veillerai à ce que cela ne se reproduise pas.

— Pas insultée, non, juste congédiée comme si j'étais indigne d'équité, répondit-elle en baissant les yeux sur sa robe de mousseline bleue et son spencer bleu marine. Peut-être que si j'avais été habillée comme... comme elles, dit-elle en désignant un petit groupe de dames élégantes, cela aurait aidé.

Probablement.

— Pas du tout. Vous êtes très bien.

Fiable et honnête, dotée d'une personnalité qui ne mise pas sur les vêtements et la mode. Le sang-froid qu'il avait noté à la réception de la duchesse de Stratford demeurait, mais le désarroi l'adoucissait

suffisamment pour qu'il soit tenté de laisser sa tendance protectrice s'exprimer.

— Puis-je vous aider en quoi que ce soit ?

Sa proposition la surprit visiblement. Elle le dévisagea, inclina la tête de côté comme si elle réfléchissait aux façons dont il pourrait effectivement l'aider, avant de se raviser.

— C'est une affaire privée, je vous remercie. Seul le roi peut m'aider et je crains qu'il ne s'y refuse. Je dois décider si je l'accepte ou si je me bats.

— Si vous êtes dans votre bon droit, ne baissez pas les bras. La maison royale est chargée de protéger le roi et écarte les problèmes avant même de savoir si ceux-ci existent réellement. Ce n'est qu'en persévérant que vous pouvez espérer l'emporter.

Ce conseil avait franchi ses lèvres aisément alors qu'il n'en croyait pas un mot. Les hommes qui se trouvaient derrière ces portes enterreraient sa requête à tout jamais s'ils estimaient que c'était préférable pour leur maître.

— Vous avez raison, acquiesça-t-elle fermement. Votre rappel est le bienvenu. Je peux toujours m'efforcer de trouver la preuve qui retiendra l'attention du roi.

La porte s'ouvrit à l'autre bout de la salle et un crâne dégarni surgit. Mlle MacCallum l'aperçut.

— Je dois partir à présent, Votre Grâce, reprit-elle. Je ne tiens pas à revoir ce monsieur avant de me sentir prête.

Elle fit une rapide révérence et disparut tandis que le crâne chauve traversait la grande salle. Il s'arrêta devant Brentworth.

— Votre Grâce, merci d'être venu.

Il connaissait Haversham. L'homme faisait partie de l'entourage du roi depuis des décennies. Chaque

fois qu'il le voyait, il pensait au *Jules César* de Shakespeare. *Ce Cassius a l'air maigre et affamé. Je veux être entouré d'hommes gras et bien portants.*

— Mon suzerain m'a fait mander. C'est du moins ce qu'il m'a semblé.

Haversham rougit.

— J'ai écrit à sa demande, mais aujourd'hui, il m'a chargé de parler en son nom.

— Je ne suis pas habitué à ce que l'on m'impose un clerc, fût-on le roi en personne.

— Imposer ? Juste ciel, non ! Pas le moins du monde. Vous gagnerez du temps si je me charge des préliminaires, pour ainsi dire. Si j'explique quelques points. Ainsi, lorsque vous rencontrerez Sa Majesté, vous n'aurez pas à attendre ses explications, qui risquent d'être moins directes, ajouta Haversham en toussotant contre son poing. Si vous me comprenez.

Il comprenait. Le roi mettrait une heure à expliquer ce qu'Haversham résumerait en dix minutes.

— Au moins vous n'avez pas eu la sottise de charger un page de m'escorter jusqu'à vous.

— Bien sûr que non ! Au vrai, il vaut mieux que nous parlions en privé avant de... C'est-à-dire que l'affaire est assez embarrassante pour Sa Majesté et qu'il préférerait que je... Si vous voulez bien vous asseoir par là-bas avec moi, je tâcherai de vous expliquer cela.

« Là-bas » désignait deux chaises blotties sous une statue pour tenter de créer un semblant d'intimité. Brentworth s'installa sur l'une d'elles et attendit qu'Haversham se décide à parler.

— Vous n'êtes pas sans savoir qu'après la rébellion jacobite un certain nombre de titres écossais ont été confisqués, commença Haversham. Dans le

cas de certains roturiers, les terres ont été saisies. S'agissant des terres de barons féodaux défunts, elles ne sont revenues à la Couronne d'Angleterre que s'ils étaient sans héritiers ni descendants. Dans ce cas, aucun décret de confiscation des biens n'était établi.

— Tout cela a été réglé voilà une génération.

— En effet. Il arrive toutefois que nous recevions une demande pour réétudier le cas de tel ou tel domaine. Quelqu'un qui prétend être le descendant de l'un de ces barons et veut récupérer la terre. Des escrocs, le plus souvent. Des aventuriers, laissa tomber Haversham avec un ricanement méprisant. La chose se produit plus fréquemment qu'on pourrait le penser. Certains s'adressent à la Couronne après que le Collège des Hérauts¹ a rejeté leur demande. Nous disposons d'une lettre type que nous leur envoyons en pareil cas, afin de les prévenir qu'ils encourent une peine de prison. Les choses en restent là généralement.

— Et quand ce n'est pas le cas ?

— Je me charge d'eux. C'est plus long, mais ils finissent par renoncer.

— Bien. En quoi ceci justifie-t-il ma présence ici aujourd'hui ?

Haversham parut surpris.

— Oh ! Je pensais que vous saviez. Ma foi, c'est très embarrassant, dit-il en se penchant vers lui. Un tel descendant s'est présenté récemment. Un descendant qui détient une lettre du précédent roi, une lettre qui reconnaît la validité de ses prétentions.

— Voilà qui est ennuyeux pour vous.

1. Autorité héraldique chargée de créer de nouvelles armoiries et de conserver les registres officiels de généalogie. (*N.d.T.*)

— Très ennuyeux. Il ne s'agit pas d'un faux. C'est une lettre signée et scellée qui reconnaît ce descendant pour ce qu'il prétend être et promet que le domaine sera restitué. Certes, le précédent roi était fou. Qui sait ce qu'il aurait été capable d'écrire, à l'époque ? Il n'empêche, le document est bel et bien là.

— Et vous voulez mon avis ? C'est pour cette raison que vous m'avez fait venir ? Je pensais que vous...

— Sauf votre respect, Votre Grâce, ce n'est pas la raison pour laquelle vous avez été invité. Quand je suis entré dans la salle et que je vous ai vu, j'ai cru que vous saviez. Vous étiez en conversation avec Davina MacCallum, qui se trouve être la requérante dont je vous parle. Elle insiste pour obtenir une nouvelle audience auprès du roi et j'ai été chargé de veiller à ce que celle-ci n'ait jamais lieu.

— Une *nouvelle* audience ?

— J'ai le regret de dire qu'ils se sont rencontrés à Édimbourg.

— Si une audience de cinq minutes suffit à l'apaiser, je ne vois pas pourquoi...

— En plus de la lettre du précédent roi, elle a obtenu à Édimbourg la promesse du roi actuel. Toute cette affaire risque de plonger Sa Majesté dans l'embarras. Dans un très grand embarras. Cela ne doit surtout pas s'ébruiter.

Éric faillit éclater de rire. Pour échapper à Davina MacCallum, le roi d'Angleterre était obligé de se cacher dans un placard ! L'estime qu'il avait pour elle s'en trouva instantanément accrue.

— Haversham, tout cela est fort intéressant et même amusant, je dirais. Je regrette cependant de ne pas connaître assez bien la dame pour

l'influencer, déclara-t-il en se levant. Selon moi, le roi ferait mieux de lui donner la terre qu'elle réclame. Je crains qu'il ne soit pas de taille, face à elle.

— C'est exactement ce que je pense. Pas en ce qui concerne le fait qu'il ne soit pas de taille – je ne saurais me montrer aussi déloyal envers Sa Majesté –, mais pour ce qui est de la restitution du domaine. C'est la solution la plus propre. La moins embarrassante. Il n'y a qu'un seul problème. Quelqu'un d'autre en est propriétaire. Et ce quelqu'un risque d'estimer que ce n'est pas la meilleure solution.

Ah, Haversham se décidait enfin à révéler son jeu !

— J'irai parler à ce monsieur au nom du roi, si c'est ce qu'il attend de moi. De qui s'agit-il ?

Haversham s'humecta les lèvres et le gratifia d'un sourire tremblant.

— De vous, Votre Grâce.

2

En fin d'après-midi, Davina pénétra dans la demeure de Bedford Square qui hébergeait le *Parnassus Club*. Fondé par la duchesse de Stratton un an plus tôt, le club acceptait uniquement les femmes. Davina y avait été admise un mois auparavant, à son arrivée à Londres, le jour de sa rencontre avec Mme Galbreath, la directrice du journal qui lui avait acheté deux de ses essais.

Aussi fermé que n'importe quel club, l'adhésion impliquait un vote d'admission ainsi qu'une cotisation annuelle. Elle y avait cependant été admise à titre charitable – Mme Galbreath n'avait pas présenté la chose ainsi, évidemment – et le montant de sa cotisation s'était révélé très... démocratique. Si la plupart des dames qui venaient se détendre dans les salons du club ou parier dans les salles de jeu réservées à cet effet appartenaient à la haute société, certaines d'entre elles étaient issues d'un tout autre milieu. Davina avait ressenti une sorte de soulagement en l'apprenant et s'était rapidement liée d'amitié avec la duchesse de Langford, née Amanda Waverly.

À son arrivée, elle découvrit Amanda assise devant un secrétaire de la bibliothèque, sa tête brune penchée au-dessus d'un porte-plume.

— Comptabilité ou courrier ? s'enquit Davina.
Amanda leva les yeux et la salua.

— Comptabilité.

— Vous ne préférez pas travailler dans le bureau ?

— D'ordinaire, le bureau me convient parfaitement, répondit la duchesse. Mais ce que raconte Mme Bishop me plaît encore plus, et je peux entendre tout ce qu'elle dit d'ici, ajouta-t-elle en coulant un regard vers le trio de femmes assises devant la cheminée.

— Loin de moi l'idée d'interrompre votre double activité, il se trouve juste que j'ai entendu, lors de la réception, la duchesse de Stratton dire qu'elle avait l'intention de venir voir Mme Galbreath aujourd'hui. Est-elle arrivée ?

— Elles sont dans le salon de Mme Galbreath.

— La duchesse a-t-elle pour habitude de repartir tout de suite après ou s'attarde-t-elle pour profiter des commodités du club ?

Amanda glissa son porte-plume dans son support.

— Pourquoi cette question ? Vous souhaitez lui parler ?

— Je me disais que si j'avais l'occasion de la saluer, je pourrais peut-être échanger quelques mots avec elle.

— J'ai une meilleure idée, déclara Amanda avec un sourire. Quand elle redescendra, je l'avertirai que vous souhaitez lui parler.

— Je ne voudrais pas m'imposer.

« Une fois de plus », faillit-elle ajouter. La façon dont elle avait sollicité cette lettre pour le roi, au détour d'une conversation anodine, relevait déjà de l'abus.

— Je ne pense pas qu'elle verra la chose ainsi. Je ne l'ai en tout cas pas vu ainsi quand vous vous êtes adressée à moi.

C'est différent. Davina se retint à temps de prononcer ces paroles. La toute nouvelle duchesse risquait d'y voir une insinuation qu'elle n'était pas une duchesse aussi légitime que l'autre.

Une lueur amusée s'alluma dans le regard d'Amanda.

— Elle ne va pas vous manger, Davina. Je suis sûre qu'elle sera intéressée par ce que vous avez à lui dire, assura-t-elle. D'ailleurs, je l'entends qui arrive.

Deux femmes entrèrent dans la bibliothèque en bavardant.

— Nous procéderons au vote après la réunion de mardi, déclara la duchesse à sa compagne avant de remarquer Davina. Je suis si heureuse que vous profitiez du club, mademoiselle MacCallum. J'aime à penser que vous avez trouvé ici un havre de paix.

— C'est le cas, Votre Grâce. Je ne réside pas très loin, si bien qu'une fois mes tâches accomplies je peux profiter de la paix qui règne ici.

— Je lui ai suggéré de se mettre en quête auprès des libraires d'ouvrages de médecine et de pamphlets pour notre bibliothèque, intervint Mme Galbreath.

Mme Galbreath, une blonde élégante à l'ossature délicate, habitait ici et cumulait les fonctions de responsable de la revue et de directrice du club.

— Elle est aussi venue aujourd'hui parce qu'elle aimerait s'entretenir avec vous, Clara, déclara Amanda.

— C'est vrai ? Dans ce cas, tâchons de dénicher un coin où nous serons tranquilles, dit la duchesse en regardant autour d'elle.

Elle pinça les lèvres quand elle remarqua les trois femmes devant la cheminée.

— Allons dans la salle à manger, proposa-t-elle, nous y serons hors de portée des oreilles indiscrètes.

Amanda rougit et se replongea dans ses comptes. Davina emboîta le pas à la duchesse jusqu'à la salle à manger. Appeler ainsi cette pièce était un abus de langage, car on n'y mangeait pratiquement jamais, le lieu ayant été aménagé pour faire office de salle de jeu. Davina y avait surtout vu des femmes jouer au whist pour de l'argent, mais elle savait que des parties de vingt-et-un s'y déroulaient parfois.

La duchesse prit place à la table située près des portes-fenêtres donnant sur le jardin et l'invita d'un geste à s'asseoir près d'elle.

— Comme je vous l'ai expliqué la semaine dernière, je suis venue à Londres pour une raison précise, commença Davina. Je n'ai pas vocation à être préceptrice, c'était juste un moyen de parvenir à mes fins.

— Vous vouliez parler au roi d'une affaire familiale au sujet de laquelle il vous a fait des promesses. Où en êtes-vous ?

— J'ai été convoquée au palais aujourd'hui même. Sans votre intervention, cela ne serait sans doute jamais arrivé.

— C'est moins dû à mon influence qu'à celle de mon père, qui projette son ombre sur moi. Le roi ne m'apprécie pas à titre personnel. Je ne suis toutefois pas mécontente de savoir que j'exerce encore de l'influence, aussi minime soit-elle. Et je me réjouis que vous ayez obtenu cette audience.

— Je l'ai obtenue, quoique pas avec le roi. J'ai été reçue par un certain M. Haversham.

Elle eut droit à un sourire gentiment navré.

— Il n'est jamais aisé de voir un roi, surtout celui-ci. On vous rabroue parce qu'on ne souhaite pas que vous lui rappeliez sa promesse.

— Je le crois aussi.

— Vous dites l'avoir rencontré à un dîner, lors de festivités à Édimbourg. Était-il pris de boisson ? Question stupide – bien sûr qu'il l'était. Il a vu en vous une jolie jeune femme et il a accepté de vous aider pour vous être agréable, et dans l'espoir d'obtenir votre gratitude. Oh, ne vous sentez pas obligée de confirmer ! Tout le monde connaît ses habitudes et sait de quelle façon il regarde les femmes.

Elle se tapota le menton du bout des doigts avant de reprendre :

— Puis-je vous demander de quelle affaire il s'agit ? Vous ne me l'avez pas dit la semaine dernière et je ne vous l'ai pas demandé, mais...

— C'est au sujet d'un héritage. Demeuré ignoré depuis longtemps. Le père du roi avait lui aussi accepté de régler le problème. Et puis il est devenu fou et...

— Deux rois ont donc promis leur aide et aucun n'a tenu parole ? C'est inacceptable. L'actuel roi craint sans doute que vous ne fassiez savoir qu'il n'a pas plus de parole que son père.

C'était ce que son employeur, M. Hume, avait dit. « Votre meilleure arme, c'est la rumeur, qui donnera de lui une mauvaise image. »

La duchesse réfléchit un instant.

— Je pense que vous aurez des nouvelles du palais. Soit ils régleront l'affaire selon votre souhait, soit ils tenteront de vous acheter d'une manière ou d'une autre. À vous d'estimer la valeur que cet

héritage a pour vous et de décider si vous êtes disposée à accepter un compromis.

— Pourquoi pensez-vous que cela se passera ainsi ?

— Sans doute parce que c'est l'attitude que j'adopterais face à votre détermination.

Davina espéra qu'il s'agissait d'un compliment et se demanda si M. Haversham avait vu ce que la duchesse semblait voir en elle.

— Puissiez-vous avoir raison, dit-elle en se levant pour prendre congé. Je vous remercie d'avoir permis que les portes du palais s'ouvrent pour moi. J'espère ne pas m'être montrée trop audacieuse en sollicitant votre aide.

La duchesse s'esclaffa.

— C'était très audacieux, en effet. Mais figurez-vous que j'admire l'audace chez une femme.

— J'en suis heureuse et je vous en suis très reconnaissante.

La duchesse se leva à son tour.

— Tenez-moi informée de la suite des événements. Peut-être me direz-vous un jour de quelle affaire il retourne. Je subodore une histoire intéressante.

Éric étendit les jambes devant lui et contempla le liquide sombre dans son verre. Ses amis, le duc de Stratton et le duc de Langford, avaient déjà fini le leur. D'ici une dizaine de minutes, ils rejoindraient ces dames au salon.

— C'est gentil d'être venu, déclara Langford sans s'adresser à personne en particulier.

— C'est bien naturel, déclara Stratton. Un dîner en petit comité est une excellente façon pour ta femme de s'entraîner à recevoir.

— Tu pourras inviter quelques personnes de plus la prochaine fois, renchérit Éric avant de siroter une gorgée de porto. Tout s'est bien passé et les dîners ne varient que par le nombre de convives.

Ce dîner, effectivement intime, auquel seulement trois couples avaient assisté, s'était fort bien déroulé. C'était la première fois que celle qui s'appelait autrefois Amanda Waverly s'essayait à recevoir. Elle aurait peut-être besoin d'un peu d'aide dans l'élaboration du menu, cela dit, la cuisinière y veillerait. Ou l'une de ces dames. L'épouse de Stratton, Clara, n'hésiterait pas à la conseiller si elle le jugeait nécessaire.

— Je lui ai dit que nous ne serions pas assez nombreux, mais elle était si nerveuse... Elle n'est pas accoutumée à recevoir, n'est-ce pas ?

Langford ratissa ses boucles brunes, comme chaque fois qu'il était inquiet. Éric savait que son ami ne s'inquiétait pas de savoir si le dîner s'était bien passé ou non. C'était la satisfaction de sa femme à ce sujet qui le tracassait.

— Elle pourrait organiser une réunion l'après-midi pour sa prochaine tentative, suggéra Brentworth. Une autre réception à ce journal, par exemple.

Ces paroles reflétaient ses pensées, très occupées ces derniers jours par une certaine essayiste dudit journal. Si Davina MacCallum s'imaginait qu'elle allait s'approprier l'un de ses domaines, elle allait devoir réviser ses calculs.

— C'était aimable à toi d'y assister, la dernière fois, déclara Stratton en lui adressant un regard entendu.

Pas aimable. Nécessaire. Duchesse ou pas, le journal était controversé et le fait que Clara en

revendique le patronage ne manquerait pas de susciter des critiques. Non qu'elle ou Stratton s'en soucient, d'ailleurs. Tous deux étaient habitués à la controverse et même au scandale. Le rôle d'un ami consiste cependant à en limiter les effets s'il en a le pouvoir, et Brentworth savait que sa présence ferait taire certains médisants.

— J'y ai pris plaisir, répondit-il, bien que ce fût exagéré. J'ai même rapporté un exemplaire du journal à la maison. Lady Farnsworth ne mâche pas ses mots dans ses essais, cela dit, le contraire m'aurait étonné. L'essai historique était de bonne tenue, bien que je n'aie jamais entendu parler de son auteur. Et la contribution de Mlle MacCallum s'est révélée... intéressante.

Très intéressante, même. Force lui était de reconnaître ses talents de rédactrice.

— Amanda assure que la demoiselle est intéressante, je ne suis donc pas étonné que ses écrits le soient également, dit Langford.

— Tu la connais personnellement ? s'enquit Éric.

Langford secoua la tête en se resserrant du porto, puis passa la bouteille à Stratton.

— J'ai à peine échangé quelques mots avec elle à la réception. Amanda, en revanche, s'est liée d'amitié avec elle. Je trouvais étrange qu'elle n'ait pas l'accent écossais alors qu'elle vient d'Édimbourg, mais il paraît qu'elle a grandi dans le Northumberland.

— Son essai est un mélange de récit de voyage et de conseils médicaux – sauf qu'elle n'est pas médecin.

— Son père l'était, m'a dit Amanda. Elle voyageait avec lui l'été pour soigner les habitants de villages isolés.

— Une apprentie, donc, laissa tomber Stratton d'un ton désinvolte que démentait l'audace de son observation.

— Il semblerait, approuva Langford. Elle a sans doute à cœur de perpétuer son œuvre maintenant qu'il n'est plus.

— Sauf qu'elle n'est pas médecin, répéta Brentworth.

— Ceux dont elle s'occupe doivent estimer que celui qui a des rudiments de médecine vaut toujours mieux que celui qui n'y connaît rien, répliqua Stratton.

— De toute façon, elle ne pourra pas poursuivre son œuvre. Il paraît qu'elle est gouvernante, dit Brentworth – qui l'avait appris de la bouche d'Haversham. Elle a emprunté cette voie très récemment, juste avant son arrivée dans la capitale. Hume l'a embauchée il y a environ un mois.

— Hume ? Ce radical ?

— Celui-là même. Il estime avoir embauché une préceptrice pour sa fille et non une simple gouvernante, poursuivit Langford. Mlle MacCallum est chargée d'enseigner à l'enfant toutes sortes de matières académiques. C'était déjà ce à quoi elle s'employait à Édimbourg. Elle n'était pas gouvernante.

Brentworth repensa à son essai dans le *Parnassus*.

— Je pense que Davina MacCallum pourrait bien être une radicale elle aussi.

Si ses motivations étaient plus politiques que financières cela expliquerait bien des choses. Mlle MacCallum n'avait pas le profil de ceux qui trichent pour s'enrichir. En revanche, s'il s'agissait de remettre des terres écossaises dans l'escarcelle

de l'Écosse... ses convictions l'inciteraient peut-être à considérer la tricherie comme légitime.

— Pourquoi dis-tu cela ? Mon précepteur n'a pas adopté les idées politiques de mon père. Pourquoi Mlle MacCallum adopterait-elle celles de Hume ?

— Je ne pense pas qu'elle les ait adoptées. Je pense qu'elle le connaît parce qu'ils sont les sympathisants d'une même cause.

— J'imagine que tu fais allusion à la cause écossaise, devina Stratton. Il me semble pourtant qu'après les exécutions des années 1920 les derniers défenseurs de celle-ci reposent six pieds sous terre.

— Amanda n'a pas fait allusion aux opinions politiques de son amie, fit remarquer Langford.

— Son essai relate un voyage à l'est de Glasgow, qui était un foyer important de cette cause. Elle évoque une patiente mariée à un tisserand, et mentionne l'absence de cet homme les dernières années, et les difficultés qui en ont résulté. L'homme faisait probablement partie de ceux qui ont été déportés.

— Quelle importance ? dit Stratton. Je doute qu'elle soit venue à Londres pour commettre un assassinat.

Brentworth ne releva pas. *Non, elle est venue pour voler des centaines d'hectares de mon héritage.*

Langford dévisagea attentivement Brentworth qui endura l'épreuve. Avec n'importe qui d'autre, il aurait été certain de ne rien laisser transparaître, mais Langford le connaissait par cœur et avait le don de le percer à jour.

Les lèvres de celui-ci s'incurvèrent sur un sourire machiavélique et une lueur malicieuse dansa dans ses yeux bleus.

— Tu te moques comme d'une guigne de ses idées politiques. Tu cherches un prétexte pour t'intéresser à elle et celui-ci sert ton dessein.

Stratton arqua les sourcils et, à son tour, observa Brentworth avec attention.

— Sornettes, répliqua ce dernier. Tu te trompes sur toute la ligne, Langford. Tu es tellement entiché de ta femme que tu imagines que tous les hommes sont aussi sots que toi. Je n'éprouve aucune espèce d'intérêt pour les Écossaises trop sûres d'elles dont les manières laissent cruellement à désirer. N'est-il pas temps de rejoindre ces dames, à présent ? Vous devenez ennuyeux, tous les deux.

— « Trop sûres d'elles » ? Tu as déjà consacré plus de temps à étudier son caractère que tu ne le fais avec la plupart des femmes.

Affichant un petit sourire victorieux, Langford se leva.

Brentworth avait bel et bien fait cela, quoique pas pour les raisons que Langford supposait.

3

La maison de Saint Anne's Lane, à Cheapside, ne semblait pas bien grande, mais les maisons londonniennes pouvaient réserver des surprises. Certaines, bien qu'étroites, s'étiraient à l'arrière sur presque tout un pâté de maisons. Éric doutait cependant que ce fût le cas de celle-ci. Son occupant était un simple député, après tout, et pas des plus fortunés.

Angus Hume devait la trouver commode pour assister aux séances du Parlement. Et à toutes ces réunions de radicaux auxquelles il devait participer. Avec un peu de chance, il serait justement à l'une d'elles, songea Éric en gravissant les marches du perron.

Il remit sa carte à la domestique qui ouvrit la porte.

— Je viens voir Mlle MacCallum.

La lecture de sa carte laissa la femme un instant interdite et son visage couvert de taches de rousseur s'empourpra sous son bonnet blanc. Troublée, elle l'invita à s'asseoir dans une petite pièce proche de l'entrée, puis s'éloigna d'un pas rapide.

La pièce faisait office de bibliothèque. De jolies fenêtres donnaient sur la rue et le mobilier était confortable. Il parcourut les titres des livres en se

demandant si ceux-ci appartenaient à Hume ou s'ils se trouvaient déjà là quand il avait loué la maison.

— Votre Grâce, nous sommes honorés.

La voix qui venait de s'élever était masculine.

Malédiction.

Il se retourna et découvrit Hume sur le seuil. L'homme affectait le genre artiste, avec ses cheveux aux épaules et sa moustache dont le roux cuivré accentuait l'effet théâtral. D'un autre côté, il veillait à se vêtir à la mode, aussi Éric n'eut-il pas à endurer la vision d'un turban exotique assorti d'un peignoir bariolé.

S'il n'aimait pas Hume ce n'était pas seulement parce que c'était un jacobite qui flirtait avec la sédition en condamnant l'union de l'Écosse avec l'Angleterre. Il y a radical et radical, or Hume était de ceux qui veulent tout renverser du jour au lendemain. L'homme avait un jour suggéré d'exiler tous les nobles pour obtenir les changements nécessaires. Et en privé, il ne se gênait pas pour évoquer favorablement la façon dont la guillotine avait réglé le problème en France.

— Hume. Content de vous voir. Vous semblez en pleine forme.

Et heureux. Très heureux même. Comme la plupart des hommes minces et nerveux, Hume donnait toujours l'impression de déborder d'énergie. Mais là, il semblait sur le point d'exploser.

Il savait. Ce maudit jacobite était au courant de la requête de Mlle MacCallum. Haversham en ferait une attaque s'il l'apprenait.

— Je me flatte d'avoir une santé de fer. La gouvernante m'a dit que vous souhaitez voir Davin... Mlle MacCallum.

La familiarité n'avait pas été involontaire. Il s'agissait d'une déclaration délibérée de... de quoi donc, au juste ?

— En effet. Est-elle présente ?

— Elle est dans la salle de classe avec ma fille. La leçon dure jusqu'à 14 heures.

— Il est 13 h 30. Peut-être l'autoriserez-vous pour une fois à terminer plus tôt. Cela dit, j'attendrai si vous me le demandez.

— Non, non, il n'en est pas question. Quand un duc condescend à se déplacer, il convient de le satisfaire. J'ai déjà chargé la gouvernante de prévenir Mlle MacCallum de votre arrivée.

— Comme c'est aimable à vous.

Hume se mit à arpenter la pièce, regardant autour de lui comme s'il n'était pas chez lui.

— Puis-je vous demander le but de votre visite ?

Comme si tu ne le savais pas, agaçante fripouille.

— Non.

— Je suis évidemment responsable de Mlle MacCallum. Puis-je au moins demander s'il s'agit d'une visite de courtoisie ?

— Il s'agit d'une affaire privée.

— Ah !

Ah, en effet.

— Vous l'avez déjà rencontrée, je crois, reprit Hume. Je ne doute pas que l'impression qu'elle vous a laissée rejoigne la mienne. C'est une femme tout à fait déterminée. Tenace, même. Elle ne se laisse pas facilement intimider.

— Quelle malchance d'avoir une domestique dotée de ces qualités.

— Oh, c'est plus qu'une domestique ! Nous l'avons accueillie au sein de notre famille. Elle est des nôtres.